LE PATRIOTE CANADIEN,

Journal Hebdomadaire, Politique, Historique, Litteraire & Industriel.

$4 pour l'année,] IMPRIME ET PUBLIE PAR LUDGER DUVERNAY, EX-EDITEUR ET PROPRIETAIRE DE LA MINERVE DE MONTREAL. [Payables d'avance.

VOL. 7. BURLINGTON, VERMONT, EUROPEAN SUN, 11 SEPTEMBER 1838. NO. 6.

TO BE READ BY THE LADIES.

We invite the attention of our fair readers to the following explanation of the "principal causes of the decrease of marriages." We regret that candor requires us to bear testimony to the fidelity of the picture sketched. It however only exhibits another evidence of the oft repeated fact that the present generation, by pride, luxuries, and false delicacy, have heedlessly trampled under foot the excellent precepts and example of that Spartan band of mothers that flourished in the "days of old langsyne." An inordinate thirst for wealth, show and distinction, has perhaps, entailed more misery upon the human family, than all the vices that flesh is heir to. The softer sex, whose peculiar province it is to amend the manners and improve the heart, should be the pioneers in reforming the follies of the day. They should constantly bear in mind, under every temptation, "that worth makes the man, the want of it, folly."

Principal causes of the decrease of marriage. I'll tell you why young ladies do not go off so frequently as formerly. They are too nice and too proud, &c.

I know a young lady—not very young indeed—who to my certain knowledge, has refused "fifteen" offers!!

One, because the gentleman could not keep a carriage.

Another, because he could not speak the French language.

A third, because he knew nothing of the Italian operas.

A fourth, because he stooped in his shoulders.

A fifth, because he had not fortune enough.

A sixth, because he was a tradesman.

A seventh, because he was a tobacco chewer.

The eighth, was too bashful in company.

The ninth, because he wore spectacles.

The tenth was a politician, and did not bestow on her sufficient attention.

The eleventh, could not dance, and consequently was a fool in our lady's opinion, &c.

The lady's fortune is as follows:—

In bank stock,	$00,000
In permanent bridges,	00,000
Turnpike roads,	00,000
Insurance company,	00,000
Money at interest,	00,000
Lottery tickets,	20
Houses,	00,000
To which, in cash, diamonds, &c. may be added,	00,000

With a fortune like this, you may judge with what propriety a lady rejects a tradesman or insists on keeping a carriage.

"IS HE RICH?"

Many a sigh is heaved!—many a heart is broken, many a life is rendered miserable by the terrible infatuation which parents often evince in choosing a life companion for their daughters.—How is it possible for happiness to result from an union of two principles so diametrically opposed to each other in every other point of view as virtue is to vice?—And yet how often is wealth considered a better recommendation to a young man than virtue? How often is the first question which is asked respecting a suitor of a daughter, "is he rich?"

Is he rich? Yes he abounds in wealth—but does that afford any evidence that he will make a kind and affectionate husband?

Is he rich? Yes, his clothing is purple and fine linen, and he fares sumptuously every day—but can you infer from this that he is virtuous?

Is he rich? Yes, he has thousands floating on every ocean; but do not riches sometimes take wings to themselves and fly away?—and will you consent that your daughter shall marry a man who has nothing to recommend him but his wealth? Ah! beware! the gilded bait sometimes covers a barbed hook. Ask not, then, "Is he rich?" but is he virtuous? Ask not if he has wealth, but if he has honor, and do not sacrifice your daughter's peace for money.—*Louisville Reporter.*

A CANADIAN HEROINE.—Mrs Hebert, of Napierville, L. C. was arrested last fall and put into a dungeon in the Napierville jail, with the view to compel her to make disclosures to the government in relation to the Patriots, and patriot movements. Although kept there about eight days on bread and water, she would not disclose any thing. Since we are publishing in this number a catalogue of British atrocities, let us here remark that Mrs. Hebert's children were left unprotected in the streets during her detention, her house having been burned at time of her arrest, and her husband being a refugee in the States.—North American.

☞ *For the Battle of Plattsburg see 4th page*

POUR ETRE LU PAR LES DEMOISELLES.

[TRADUIT DE L'ANGLAIS.]

Nous demandons l'attention de nos belles lectrices sur l'extrait qui traite "des causes principales du décroissement des mariages." Nous regrettons que notre franchise nous fasse un devoir d'attester la fidelité de la peinture dont nous reproduisons l'esquisse. Elle donne une preuve évidente de ce que la génération présente, par orgueil, par luxe, et par fausse délicatesse, foule aux pieds les préceptes et les exemples excellens des mères spartiates qui florissaient dans les beaux jours de l'antiquité. Une soif démesurée de richesses, de pompe et de distinction, a peut être introduit plus de misère sur la grande famille humaine, que tous les vices dont elle est héritière par sa nature. Le beau sexe, dont la charge particulière doit être de réformer les manières et de perfectionner le cœur, devrait être une sentinelle avancée dans la réforme des folies du jour. Il devrait bien se pénétrer, que le mérite seul fait l'homme.

Quelles sont donc ces principales causes de la diminution des mariages? Elles tiennent à ce que les demoiselles sont ordinairement trop recherchées et trop fières.

Je connais une jeune demoiselle—ma foi, qui n'est pas trop jeune maintenant, qui, à ma parfaite connaissance, a refusé quinze amans!

Un, parce qu'il ne pouvait subvenir aux dépenses d'un carosse.

Un autre, parce qu'il ne parlait pas français.

Un troisième, en ce qu'il ne connaissait rien de l'Opera Italien.

Un quatrième, parce qu'il était courbé.

Un cinquième, en ce qu'il n'était pas assez riche.

Un sixième, à cause qu'il était un homme de métier.

Un septième, parce qu'il chiquait.

Un huitième, en ce qu'il était timide en compagnie.

Un neuvième, à cause qu'il portait des lunettes.

Le dixième était un politique qui ne lui portait pas une attention assez assidue.

Le onzième ne savait pas danser, et, en conséquence, n'était qu'un fou dans l'opinion de la belle &c. &c.

La fortune de cette demoiselle est comme suit:

Billets de banque,	$00,000
Revenus de ponts permanens,	00,000
Revenus de chemins de barrières,	00,000
Société d'assurances,	00,000
Argent à intérêt,	00,000
Billets de loterie,	20
Maisons,	00,000
Ajoutez, en argent, diamans, &c. &c.	00,000

Avec une telle fortune, lecteurs, jugez si cette demoiselle était en droit de refuser un artisan, et d'insister à avoir un carosse.

EST-IL RICHE?

Plus d'un profond gémissement, plus d'un cœur brisé, plus d'une vie a été rendue misérable par cette terrible infatuation que montrent des parens dans le choix d'un époux pour leurs filles.

Comment le bonheur peut-il naître d'une union fondée sur deux principes si opposés l'un à l'autre, autant qu'est le vice à la vertu. Que de fois la fortune est considérée comme étant une meilleure recommandation pour un jeune homme, que la vertu! que de fois aussi que la première question qui est faite au sujet de l'amant d'une demoiselle "est-celle-ci est-il riche?"

Est-il riche? Oui, il a beaucoup de bien, mais est-ce pour vous une preuve qu'il sera époux affectionné?

Est-il riche? Oui, ses habillemens sont beaux, et il se montre chaque jour avec magnificence—mais pouvez vous en conclure qu'il est vertueux!

Est-il riche? Oui, il a des bâtimens sur toutes les mers; mais les richesses ne sont elles pas souvent capricieuses! ne vous abandonnent-elles pas au moment que nous y pensons le moins! et consentiriez-vous au mariage de votre fille avec un homme dont la seule recommandation est d'avoir de la fortune! Ah! donnez-vous garde! sous les plus brillantes couleurs se trouve quelquefois un terrible serpent. Alors ne dites point "est-il riche! mais est-il vertueux!"

Ne vous informez pas s'il a fortune, mais s'il a de l'honneur, et ne sacrifiez pas le bonheur de votre fille pour le vil argent.

UNE HEROINE CANADIENNE.—L'honorable dernière, Mrs. Hébert, de Beauharnois, B.C. fut arrêtée et renfermée en un des cachots de la prison de Napierville, sous le prétexte de la contraindre au gouvernement de cette province à connaître des patriotes, et de leurs mouvements. Malgré qu'elle y fut détenue au pain et à l'eau, elle refusa de satisfaire à cette exigence de ses ennemis.

Puisque nous publions dans ce No. plusieurs actes scélérats des anglais, nous notons pour mémoire que les enfans de Madame Hébert, durant son emprisonnement, restèrent errans dans les rues, sans protection, sa maison ayant été brûlée par vengeance, et son époux s'étant réfugié aux Etats-Unis.—Traduit du North American.

EDUCATION.

L'Etablissement du Prytanée de Menars, fondé par Mr. le Prince de Chimay, appropié aux diverses professions libérales, mérite d'attirer l'attention la plus marquée de nos lecteurs, des collèges et des maisons d'Education au Canada.

Le plan de cette belle Institution Française exprime trop bien nos propres principes, pour que nous ne nous fassions pas un sensible plaisir de donner au public la lettre suivante, contenue dans l'Almanach de France de 1838, écrite par Mr. le Prince Joseph Chimay, au Roi des Français.

Il paraît que les fils des premières familles de l'Amérique du Sud, de l'Angleterre et du Portugal s'empressent d'aller puiser à cette source qui, nous ne doutons pas, sera féconde en bienfaits.

Cette noble rivalité est une puissante invitation faite aux Canadiens fortunés.

La publication de cette lettre intéressante, nous porte à remettre la continuation de notre article sur l'Education.

INSTRUCTION SPÉCIALE. — PRYTANÉE DE MENARS,

FONDÉ PAR LE PRINCE JOSEPH DE CHIMAY

"Bien faire, laisser dire."

L'Almanach de France poursuit cette année le but qu'il s'est proposé d'atteindre en faisant connaître les établissemens destinés à l'éducation professionnelle, éducation qui chaque jour doit agrandir sa sphère, puisqu'il est bien reconnu maintenant que les études universitaires ne répondent plus suffisamment aux besoins de notre temps. M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, a dit: "L'éducation secondaire est trop pareille pour tout le monde; il faut, j'en conviens, des établissemens d'une autre nature, où les classes diverses de la société puissent trouver un aliment intellectuel qui convienne à leur vie, à leur destinée." Nous avons, l'année dernière, appelé l'attention des pères de famille sur l'Ecole du commerce et des arts industriels fondée depuis 1821 à Charonne, près Paris (1); aujourd'hui c'est le Prytanée de Menars (2) qui nous occupera. Toutefois, pour que nos lecteurs puissent mieux apprécier les idées premières qui ont servi de bases à la création et à l'organisation du Prytanée, séparé de toutes les institutions connues en ce qui regarde l'éducation spéciale, nous laisserons parler le fondateur, M. le prince Joseph de Chimay, exposant au roi, dans une lettre datée du château de Menars (juillet 1835), les considérations qui l'ont amené à mettre en application sa pensée sur ce système d'éducation spéciale.

Quelques notes que nous placerons à la suite de la lettre de M. le prince de Chimay, serviront à faire connaître l'organisation actuelle d'un établissement dont la fondation est sans contredit le plus louable essai de réforme qu'on ait pu tenter en matière d'instruction publique.

"..... Il m'a semblé, écrivait M. le prince de Chimay, qu'on pouvait assigner comme cause première et incessante du malaise présent de la société et du trouble de dissolution qui s'y manifeste de toutes parts, l'éducation inégale, c'est-à-dire l'éducation mal appropriée à chacun parce qu'elle est commune à tous. J'ai vu, et je crois, encore qu'il n'y a pas d'autre cause à cette prodigieuse exubérance de candidats aux places avancées de la société, à ces prétentions exagérées, à ces ambitions non satisfaites parce qu'elles méconnaissent, à cette invasion toujours croissante et toujours menaçante des capacités sans emploi et sans but, par conséquent à cette foule d'existences incomplètes et bâtardes, population inquiétante des grandes villes que les mauvaises passions exploitent et mettent en jeu dans les perturbations politiques; je crois qu'il n'y a point d'autre cause à ces nombreux suicides qui effrayent et contristent la société, à ce débordement de la littérature de notre temps, à ces innovations bizarres et monstrueuses, à cette révolte contre la règle et le goût, à ces œuvres sans conviction, sans foi dans l'art, productions qui, si elles devaient vivre plus d'un jour, flétriraient la gloire des lettres françaises.

"J'ai cru que tous ces déplacements d'existences, que toutes ces fausses directions imprimées à l'esprit et au talent, que tous ces désordres enfin, étaient le résultat d'une éducation sans harmonie avec les besoins de l'époque, avec la capacité et la destination différente de chacun, et j'ai appelé de tous mes vœux la réforme de l'éducation publique, j'ai fait plus, je l'ai tentée.

"J'ai vu la société partagée en grandes classes différentes par la position, le but et les moyens. Il m'a semblé que ces classes pouvaient se réduire à quatre, et j'ai voulu que chacune d'elles pût recevoir une éducation distincte appropriée à sa nature et à son destination: telle est l'origine du Prytanée. Toute l'échelle sociale doit s'y trouver représentée, chaque catégorie innocentée elle-par des rapports plus ou moins intimes, mais toujours sans confusion et sans mélange. Les travaux les plus humbles et les plus modestes y tiennent leur place et leur emploi, les études les plus élevées y trouvent leur enseignement.

"Ainsi j'ai fondé l'Ecole des Pionniers, l'Ecole d'Arts et Métiers, l'Institut du Commerce et celui des Belles-Lettres.

"Aux premiers, enfans des classes pauvres, il fallait donner un secours complet: le Prytanée les reçoit gratuitement; il les habille et les nourrit. Ces enfans trouvent là l'instruction primaire, l'instruction morale et religieuse, sauvegarde à leur jeune age contre la contagion du mauvais exemple et des vices précoces, cortège nécessaire de la misère et de l'oisiveté. Ils sortent de l'Ecole à dix-sept ans, ils en sortent instruits, ayant un état. Ils ont pris des habitudes d'ordre, de travail et d'économie. Pouvant, dès ce moment, se suffire à eux-mêmes, ils n'ont plus qu'à marcher dans la vie: leurs justes et modestes espérances y seront réalisées.

"Certes, il y a bien des écoles gratuites en France; les services qu'elles ont déjà rendus à la classe pauvre sont grands et ne sauraient, sans injustice, être méconnus. L'instruction qu'elles répandent sur la foule des enfans est suffisante, quelquefois même elle dépasse les besoins d'avenir du plus grand nombre; mais la surveillance que ces écoles exercent sur les élèves n'est que momentanée, leur éducation morale ne peut s'y faire qu'incomplète, ils ne s'y forment à aucune profession, et quand, à leur sortie, commence pour eux l'apprentissage d'un état, ils perdent rapidement, dans les habitudes nouvelles, ce qu'ils ont appris d'instructions dans les écoles gratuites. Il y a donc pour eux un laps de temps, toujours trop long, pendant lequel ils sont laissés sans défense contre les habitudes mauvaises qui les assaillent de toutes parts. La faute n'en est pas aux écoles gratuites, qui ont doté ces enfans de tout ce qu'elles peuvent donner, l'instruction primaire, l'instruction morale et religieuse; la faute en est à leur position, qui ne les défend point assez et point assez longtemps.

"Aux enfans que forme l'Ecole d'Arts et Métiers, il ne fallait que de l'aide, et j'ai réduit à une faible pension leur admission dans l'Ecole.

"Leur instruction dure quatre ans; elle est théorique et pratique. L'instruction théorique comprend la lecture, l'écriture, l'arithmétique, les élémens de géométrie et de géométrie descriptive, avec leurs applications aux tracés des charpentes, aux engrenages et à la mécanique industrielle; les notions principales des sciences physico-chimiques appliquées aux travaux de l'industrie, et l'exposition des recherches sur la force et la résistance des différens matériaux de construction.

"Les travaux manuels sont fixés, quant à présent, aux arts et métiers de charron, menuisier, ébéniste, forgeron, fondeur et ajusteur, tourneur en bois, sellerie, maillanderie. Ces différens arts et métiers sont classés dans leur ordre spécial. La théorie y marche constamment de front avec la pratique.

"Il serait superflu d'exposer ici de quelle utilité peuvent être ces écoles d'arts et métiers destinées à former des ouvriers affranchis des pratiques routinières qui ont si longtemps retardé l'essor des arts mécaniques et de l'industrie.

"Il existe à Angers, à Châlons des écoles d'arts et métiers, mais elles semblent destinées à former d'habiles contre-maîtres plutôt que de véritables ouvriers. L'instruction théorique qu'on y reçoit est trop étendue pour la plupart d'entre eux; leur instruction pratique diffère en beaucoup de choses du mode suivi dans les ateliers particuliers, et leur entrée dans ces ateliers est pour cela même rendu plus difficile; d'ailleurs le bienfait de ces écoles est encore fort restreint et ne pourra de long-temps, en raison des dépenses qu'elles occasionent, être étendu aussi sûrement et avec lenteur. J'ai voulu y pourvoir autant qu'il était en moi: j'ai créé une école, non de luxe, mais d'utilité et d'utilité immédiate.

"J'ai fondé, pour ces deux écoles, une caisse d'épargne et de récompense.

La fin au No. prochain.

1. Cet établissement, connu sous le nom d'Ecole de Charonne, vient d'être supprimé à Paris, rue de Charonne.

2. Menars, près de Blois, sur les bords de la Loire.

CANADA.

EPISODE SUR LES SUITES DES Evenemens de St. Charles en 1837.

Après la défaite des Patriotes à St. Charles, entrevoyant l'impossibilité de rejoindre l'armée du Nord, dit le narrateur, nous résolûmes d'aller mettre nos vies en sûreté sur la terre libre des Etats-Unis.

Il me serait impossible de peindre la douleur que moi et nos compagnons d'infortune ressentirent d'être forcés de quitter nos familles, et surtout d'abandonner notre Pays à une tyrannie sans doute plus insupportable que celle qui s'appesantissait aujourd'hui.

Nous partîmes de St. Denis, six autres, Messieurs et moi, le 1er. décembre, à la chûte du jour, pour nous rendre aux Etats-Unis. Après avoir marché toute la nuit, nous rencontrâmes au jour, à quelque distance plus haut que St. Cesaire, un hommes, à qui nous demandâmes des renseignemens sur le chemin que nous devions suivre. Après nous l'avoir indiqué, il nous prévint qu'à une vingtaine d'arpens de là, il y avait une garde qui arrêtait tous les voyageurs allant aux Etats-Unis. Quoique nous fussions armés de pistolets et de carabines, nous ne jugeâmes pas à propos de suivre cette route; mais nous prîmes un guide pour nous conduire à la terre désirée, à travers les bois; ce qu'il nous promit de faire en dix huit heures! Ayant pris un bon déjeuner chez un ami de la cause, nous renvoyâmes nos voitures et nous nous mîmes en route avec trois ou quatre livres de pain et une demi-bouteille de rum. Une pluie averse qui survint vers le soir nous obligea d'arrêter. Pour nous mettre à l'abri le plus convenablement possible dans cette circonstance, nous nous pressâmes les uns contre les autres et étendirent nos manteaux comme un toit sur nos têtes. C'est ainsi que nous passâmes la nuit. Je n'enseignerai pas ce moyen comme le meilleur possible pour se défendre d'une averse, car le matin nous étions aussi trempés que si nous nous fussions couchés dans le lit du St. Laurent, et notre pain n'était plus que de la pâte. Nous marchâmes encore cinq jours à travers les forêts impénétrables de Dunham, de Farnham et de Granby, passant des savanes et des ruisseaux, dont la glace se rompait à chaque instant sous nos pas. Notre guide s'était égaré et nous conduisait au hasard. Il me serait impossible de décrire tout ce que nous eûmes à souffrir du froid et de la faim. Tant que nous eûmes une bouchée de pain, nous la divisions et la subdivisions pour en faire une durée plus longue. Mais ces faibles ressources furent promptement épuisées, et nous mourrions de faim et d'épuisement, lorsque le hazard nous fit trouver dans un champ quelques navets demi-gelés, que les hommes et les animaux avaient également dédaignés. Les Israélites ne durent pas éprouver une joie égale à la nôtre, lorsqu'ils apperçurent pour la première fois la manne dans le désert. Nous en fîmes une petite provision; mais pour moi, je fus contraint d'abandonner bientôt cette nourriture malsaine, qui ne faisait que me donner des douleurs d'estomac.

Nous cherchions à traverser une rivière près de Granby; mais nous n'osions la passer sur les ponts, de peur d'y rencontrer des gardes qui nous eussent arrêtés. Nous ne trouvions pas non plus de canot. Alors le *Dr. Nelson* prit le parti de la passer à la nage. Aucun de nous n'osa suivre son exemple, faute de savoir nager, ou parce que cette rivière était très rapide. Alors le *Dr. Nelson*, abattit avec beaucoup de peine, avec une petite hache que nous avions, un grand arbre pour nous en faire un pont à l'endroit le plus étroit de la rivière; mais cet arbre se trouvant trop court, le courant l'emporta. Nous cherchâmes quelque autre moyen de traverser. Lorsque notre guide, que la frayeur tourmentait plus que nous tous, nous abandonna. Une preuve qu'il avait des raisons de craindre, c'est que peu de temps après, il vint, avec ceux qui nous avait donné l'hospitalité à St. Cesaire, partager notre prison, suivant toutes les apparences, l'un pour nous avoir rue utile et l'autre pour avoir essayé de l'être.

Le départ de notre guide nous toucha peu, puisque nous pouvions aussi bien nous retrouver sans lui; mais nous fûmes sensiblement touchés d'avoir perdu le courageux compagnon qui avait traversé la rivière et que nous ne pûmes regagner malgré tous nos efforts pour y parvenir. Nous crûmes qu'un acte de désespoir ne le portât à faire usage contre lui-même, des pistolets qu'il avait sur lui, se trouvant seul comme il était, au milieu d'un bois inconnu, en proie aux bêtes féroces et à des hommes plus féroces encore. Mais il était fait pour braver ces maux comme le plomb et le fer de l'ennemi sur le champ de bataille. Il fut fait prisonnier, peu de temps après nous, et vint à Montreal partager avec ses anciens compagnons d'infortune de nouvelles misères.....

Enfin Lord Durham, en violation des lois sacrées de la justice, sans aucun jugement préalable, le fit arracher à son pays, à sa famille, pour l'envoyer en lieu d'exil.